

ses plus ardents protecteurs, les hommes les plus éclairés; elle a ses sociétés, ses journaux, ses encouragements publics; elle est représentée, auprès du gouvernement, par un ministre spécial, entièrement dévoué à la classe agricole et toujours prêt à défendre ses intérêts les plus chers. Aussi, la position sociale de l'habitant s'améliorera sensiblement de jour en jour, pourvu qu'il aide un peu au mouvement par le perfectionnement de sa culture, par l'abandon de ses vieux préjugés et surtout par la culture de son esprit au moyen de l'instruction.

S'il n'a point le bonheur d'être instruit lui-même, qu'au moins il ne prive pas volontairement ses enfants de ce talisman, qui est le plus précieux héritage qu'il puisse leur donner. Est-il nécessaire qu'il s'impose de grands sacrifices et qu'il les envoie dans un collège pour cela? Non, ce serait agir peu sagement, et n'est nullement nécessaire, à moins qu'il ne veuille en faire des hommes de profession, auquel cas, ils iront probablement augmenter ce grand nombre d'avocats sans cause, de médecins sans clientèle, dévoyés ou autres qui végètent misérablement dans nos villes. Comment les faire instruire alors, me direz-vous? En les envoyant tout simplement à l'école de votre municipalité où, si vous le voulez, ils pourront acquérir une instruction élémentaire il est vrai, mais solide et pratique au moyen de laquelle il leur sera facile, pour peu qu'ils aient l'amour de l'étude et de leur état, de se perfectionner dans la science agricole.

Remarquez que j'ai dit si vous voulez, car, en effet, cela dépend uniquement de vous seul. Si l'instruction est si peu répandue dans les campagnes et si les écoles ne sont pas, pour la plupart, ce qu'elles devraient être, n'est-ce pas parce que leurs titulaires manquent de compétence, et si les professeurs compétents sont rares dans les districts ruraux, n'est-ce pas encore parce que le prix que vous lui donnez est tellement dérisoire—pardonnez-moi l'expression—que je ne puis comprendre par quel prodige d'économie ils parviennent à subvenir aux besoins de leur famille! Ne lésinez point lorsqu'il s'agit d'instruire vos enfants; l'argent que vous dépenserez pour le soutien de vos écoles sera celui qui vous rapportera le plus. Soyez généreux et ayez de la considération envers ceux qui usent leur vie pour vous aider à former le cœur et à développer l'esprit de vos enfants; rappelez-vous que de toutes les choses du monde, la plus dispendieuse c'est le maître ou la maîtresse d'école à bon marché.

Inspirez l'amour de votre noble profession à vos fils, c'est le meilleur moyen de leur préparer d'heureux jours ici-bas; gardez-les près de vous, ou, si vous ne le pouvez, ne les laissez point s'expatrier,

Du reste, quels avantages retireront-ils de cette émigration momentanée? ils gagneront, il est vrai, quelques piastres de plus qu'ici, mais en seront ils plus riches lorsqu'ils reviendront? Hélas! nous voyons tous les jours la preuve du contraire, car la plupart, pleins de force et de santé, à leur départ, sont physiquement et moralement malades, après quelques années d'absence. Je sais fort bien que, dans un grand nombre de cas, le père ne peut établir tous ses enfants; mais ne peuvent-ils pourvoir à leur établissement sans aller ruiner leur santé et leur moralité à l'étranger; dans l'atmosphère empestée des usines où, pour un peu d'or, ils serviront d'esclave à un maître mercenaire et insolent? oui, assurément. Que ceux qui ne sont pas nécessaires à la culture de la terre paternelle, n'hésitent point à s'engager chez d'autres fermiers où ils obtiendront aisément de \$12 à \$15 par mois, et après avoir travaillé ainsi pendant six ou sept ans, ils connaîtront leur métier et auront assez d'argent pour acheter une terre toute faite, ou au moins pour s'établir convenablement dans un township; seulement, il faudra que, au lieu de dépenser leurs gages, comme cela se pratique d'habitude, aux vêtements, au jeu, en boisson, etc., ils les placent dans la caisse d'épargne. Ah! si les jeunes gens voulaient mettre en pratique les conseils qu'on leur donne à ce sujet, que de cuisants regrets ils s'évitent dans l'avenir! et qu'il leur serait facile de restreindre le nombre de jours amers dont est parsemée la vie! Croyez-moi, mes amis, ne quittez jamais le beau ciel de votre

patrie, car ailleurs c'est le déboire. Ne vous éloignez point du foyer paternel, car le bonheur est là, au sein de la famille qui vous protège, vous console dans vos peines et vous entoure d'un atmosphère de paix et d'amour que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Restez, si vous le pouvez, à l'ombre du clocher où reposent vos ancêtres qui ont lutté et souffert pour vous.

Ne délaïssez point, je vous en prie, cette terre privilégiée, fécondée par le sang et les sueurs de vos aïeux, dussiez-vous souffrir à votre tour, pour rendre plus heureux vos enfants, plus glorieuse et plus prospère votre patrie. La satisfaction d'avoir rempli un devoir sacré compensera amplement les sacrifices que vous vous serez imposés dans ce noble but: Le véritable bonheur ici-bas ne provient-il pas toujours de l'esprit de sacrifice.

J. V. Du Saul

Bordeaux, P. Q., décembre 1889.

POURQUOI JE SAIS MON HISTOIRE

(HOMMAGE AU RÉVD. FRÈRE BRYNOLF, F. E. C.)

J'étais encore bambin et comme bien d'autres depuis assez longtemps j'usais mes coudes aux tables de mon école. J'avais gravi d'année en année tous les degrés scolaires—élémentaires bien entendus—et j'étais rendu au dernier échelon. Dans ce qu'on appelait la grand'classe l'on étudiait bien des choses, mais nous n'y étions pas des plus dociles et le progrès avait en nous de maigres promoteurs. La syntaxe, la tenue des livres, l'algèbre avaient toujours pour nous quelque nouveau mystère. Nous nous perdions facilement dans le dédale des équations et dans les difficultés des verbes irréguliers. L'on trouvait le dessein stupide, la calligraphie inutile et le catéchisme ennuyeux. Enfin, nous étions des étourdis, aimant le tapage et le jeu par-dessus tout, capables de laisser la patience d'un saint par notre turbulence et notre entêtement.

A cet âge il est vrai—quand on a un peu de chaleur dans le sang—les images et les bons points sont d'un mince appât pour les écoliers. Seule la vue de la noire et redoutable férule pouvait jeter un peu de froid sur notre enthousiasme et nous réveiller de notre apathie pour la sagesse et le travail. A vrai dire l'on entassait bien dans nos mémoires jeunes et fidèles une foule de noms, de faits et de principes. Mais on nous enfonçait ça dans la tête à coups de marteau. C'était affaire de routine et non de raisonnement. En somme, nous faisons tout par devoir et rien par penchant.

Pourtant je fais erreur, une matière, mais une seule, avait pour nous des charmes, et cette matière était l'histoire du Canada.

C'est que, voyez-vous, rien ne frappe et captive les jeunes esprits comme le grandiose, le sublime et le merveilleux. Et quoi de plus féérique, quoi de plus saisissant que les archives glorieuses écrites avec le sang de nos aïeux. Quelle magie plus puissante pour enflammer les jeunes imaginations que le récit de cette émouvante épopée où le cliquetis des armes, le sifflement des flèches et des balles, le choc des baïonnettes et le reflet du scalpel, le massacre et le pillage, le chant du colon et le cri de l'Indien; où l'ardeur des saints dévouements, le désir du renom et de la gloire, la plainte des blessés et des mourants, et la prière des martyrs; où la loyauté et l'astuce, la bravoure et la perfidie, la haine et la joie, la victoire et la défaite, les lauriers et les cyprès, les larmes et les sourires, la paix et la guerre se trouvent en présence, se suivent, se croisent, se mêlent et se confondent en un drame ininterrompu et font de notre histoire un conte sublime et vrai? Oui, quelle note plus apte à faire vibrer toutes les fibres de nos jeunes cœurs que cette navrante lamentation d'un peuple plein de sève et de vertu agonisant sous la force et le nombre, et un siècle plus tard que cet hymne de triomphe d'une race persécutée et proscrite qui ressuscite et s'affirme au grand jour, fière de son passé et forte de l'avenir? C'est qu'aussi notre bon vieux professeur savait son histoire et savait

nous l'apprendre, c'est qu'il aimait son pays et savait instiller dans nos âmes ce même amour qui le possédait. Sa parole facile et rapide était une peinture vivante de tout ce qui s'est passé depuis notre berceau jusqu'à nos jours.

Il nous montrait Cartier mettant la moitié d'un continent à l'ombre du symbole de Dieu et du drapeau de la France. Il nous disait les souffrances de notre enfance, le courage de bronze et la vertu féconde de nos premiers colons. Il nous vantait l'énergique dévouement de nos évêques et de nos gouverneurs. L'on voyait nos missionnaires fécondant de leur vie la semence sacrée qui menaçait de ne pas germer dans le cœur des Indigènes. L'on voyait Dollard et ses braves embrassant pour la dernière fois la pierre de l'autel et du foyer et partant sublimes dans leur holocauste, pour un trépas certain!

Tout le monde était soldat, Tous n'avaient qu'un but, la grandeur de la patrie et la gloire de Dieu. C'était Frontenac, qui ne répondait à ses ennemis que par la bouche de ses canons. C'était d'Iberville, qui gagnait autant de victoires qu'il livrait de batailles. C'était Lemoyne de Sainte-Hélène, Hertel, Portneuf, saccageant avec une poignée d'hommes la Nouvelle-Angleterre et forçant l'ennemi jusque chez lui! Et en nous narrant tous ces dangers évités, ces succès inespérés, nos luttes corps à corps, nos exploits incroyables, nos faits d'armes touchant au merveilleux, si vous l'aviez vu s'enflammer, exalter nos soldats et déchaîner contre les gilets rouges et les perfides Indiens. "Oswego, Monongohela, Carillon" sont pour nous des gloires immortelles, disait-il. Et puis, peu après, en nous rappelant le sarcasme de Voltaire, la lâche inaction de Louis XV, la trahison de l'infâme Bigot, l'indignation mettait une flamme à son front et l'on lisait sur tous ses traits le vaste mépris que son cœur gardait pour ces hommes souillés et perdus d'honneur. Enfin, quand vinrent nos défaites, quand dans nos victoires ayant trouvé l'épuisement de nos forces, nous succombions écrasés mais non vaincus, je le vois encore les poings crispés, les yeux pleins d'éclairs, expliquer nos malheurs, et dans un enthousiasme qui le grandissait et où se mêlaient la colère et le regret, descendre de sa tribune, gesticuler, se passer la main dans son toupet grisonnant et nous crier de sa voix vibrante, émue: "Ah! si c'était aujourd'hui!"

Voyez-vous, c'est qu'il était patriote vraiment, ce fils de J.-Bte de la Salle, c'est que sous sa soutane battait fortement un cœur de bon canadien.

Pourquoi, disait-il, faire des phrases, afficher des sentiments qu'on n'a pas. Le vrai patriotisme c'est d'abord de connaître son origine, ses ancêtres, leurs exploits et leurs vertus. Les vôtres furent des martyrs! Vous êtes des épis germés dans le sang et le travail! Vous leur avez coûté assez cher, pourquoi laisser dormir dans leur poussière et leur oublier ces preux qui vous ont taillé avec leur épée et leur parole le faisceau de nos libertés religieuses et politiques!

Piessis, de Salaberry, de Lorimier, Morin, Bédard, Parent, Papineau, Cartier, gravez ces noms-là dans vos cœurs! Apprenez votre histoire. La religion du passé est une garantie de l'avenir des peuples. Et de jour en jour il continuait, déroulant à nos yeux toutes les phases de notre histoire jusqu'à la confédération! Nous écoutions silencieux, avides, suspendus à sa bouche, ne perdant rien de ce qu'il disait, car il y avait du feu et de la conviction dans sa pensée et de l'éloquence dans son geste, dans sa diction! Et tous gamins de dix à douze ans, nous nous en allions parfois le cœur serré, gros de colère, rageant contre la destinée et rêveurs longtemps après avoir quitté nos bancs de classe!

Plusieurs années se sont écoulées depuis, et si le Révd. Frère Brynolf a souvenance d'un petit à tête blonde, espiègle et remuant mais qui l'écoutait toujours à la leçon d'histoire, l'œil fixe et l'oreille tendue, il verra que si les gamins de sa classe avaient de la mémoire, ils avaient aussi du cœur! Ils n'ont pas oublié leur histoire et ont su garder pour celui qui la leur a si bien enseignée une profonde et reconnaissante amitié.

R. CHEVRIER